

Poppy Z. Brite

Le Corps exquis

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par JEAN-DANIEL BRÈQUE



Du même auteur au Diable vauvert

SELF-MADE MAN, nouvelles

COUPABLE, essai

PLASTIC JESUS, roman

PETITE CUISINE DU DIABLE, nouvelles

ALCOOL, roman

LA BELLE ROUGE, roman

SOUL KITCHEN, roman

LA VALEUR DE X, roman

ISBN : 979-10-307-0534-8

Titre original: EXQUISITE CORPSE

© Poppy Z. Brite, 1996

© Éditions J'ai lu, 1999, pour la traduction française

© Éditions Au diable vauvert, 2015, 2022

www.audiable.com

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue sur demande

contact@audiable.com

*À ma mère,
Connie Burton Brite,
qui m'a donné toutes les tripes
dont j'aurai jamais besoin*

D'après le compte rendu de l'autopsie du tueur en série Jeffrey Dahmer, effectuée en 1994, le cadavre est resté les pieds enchaînés durant toute la procédure, « si grande était la terreur inspirée par cet homme », pour citer Robert Huntington, médecin légiste.

*Milwaukee Journal — Associated Press,
17 mars 1995*

1

Il arrive parfois qu'un homme se lasse du fardeau que lui impose le monde. Ses épaules se voûtent, son échine se plie, ses muscles tremblent de fatigue. Il commence à perdre tout espoir de délivrance. Et l'homme doit alors se décider, choisir entre jeter son fardeau ou le supporter jusqu'à ce que sa nuque se brise ainsi qu'une fragile brindille automnale.

Tel était mon état d'esprit à la fin de ma trente-troisième année. Bien que j'aie mérité, largement mérité, le sort que m'avait infligé le monde – sans parler des tourments encore plus cruels qui m'attendaient après la mort : la torture de mon squelette, le viol et le démembrement de mon âme immortelle –, le poids de mon fardeau m'était devenu insupportable.

Et j'ai compris que je n'étais pas obligé de le supporter. J'ai compris que j'avais le choix. Le Christ lui-même a dû d'autant plus souffrir du supplice de la croix – la saleté, la soif, les clous qui violaient la chair tendre de ses mains – qu'il savait parfaitement qu'il avait le choix. Et je ne suis pas le Christ, loin de là.

Je m'appelle Andrew Compton. Entre 1977 et 1988, j'ai tué à Londres vingt-trois jeunes hommes et adolescents. J'avais dix-sept ans lorsque j'ai commencé, vingt-huit

lorsque l'on m'a capturé. Durant mon séjour en prison, j'ai toujours su que je me remettrais à tuer des garçons si on me libérait. Mais je savais aussi qu'on ne me libérerait jamais.

Mes jeunes hommes et mes garçons n'étaient que de passage dans la ville: sans amis, affamés, ivres et défoncés à l'excellente héroïne pakistanaise qui coule dans les veines de Londres depuis les *swinging sixties*. Je leur ai offert un bon repas, du thé fort, une place au chaud dans mon lit, les quelques plaisirs que pouvait leur donner mon corps. En échange, je ne leur demandais que leur vie. Parfois, ils semblaient l'offrir aussi facilement que tout le reste.

Je me rappelle un skinhead aux yeux de biche qui m'a accompagné chez moi parce que, disait-il, j'étais un chouette mec blanc, rien à voir avec ces putains de tantouzes qui le draguaient dans les pubs de Soho. (Que fichait-il dans les pubs de Soho, je ne saurais le dire.) Il ne semblait pas enclin à changer d'avis lorsque je lui ai sucé la bite et lui ai glissé deux doigts huileux dans l'anus. J'ai remarqué par la suite qu'il s'était fait tatouer autour du cou une ligne rouge, légendée par les mots DÉCOUPEZ SUIVANT LE POINTILLÉ. Je n'ai eu qu'à suivre cette instruction. (« Tu ressembles à une putain de tantouze », ai-je lancé à son corps décapité, mais ce jeune partisan de l'Angleterre blanche n'avait plus rien à dire.)

J'ai tué la plupart de mes vingt-trois garçons à l'arme blanche. En tranchant leurs artères principales au couteau ou au rasoir une fois qu'ils étaient assommés par l'alcool. Ce n'est pas par lâcheté ni pour éviter qu'ils se débattent que je procédais ainsi; quoique je ne sois pas un athlète, j'aurais sans peine terrassé ces gamins affamés et défoncés dans un combat loyal. Si je les ai tués de cette manière, c'est parce que j'appréciais la beauté qui paraît alors leurs corps, les étincelants rubans de sang courant sur leur peau de

velours, leurs muscles qui s'ouvraient en frémissant comme du beurre doux. J'en ai noyé deux dans ma baignoire, j'en ai étranglé un avec les lacets de ses propres Doc Martens tandis qu'il cuvait son alcool. Mais je les tuais surtout à coups de couteau.

N'allez pas croire que c'est par plaisir que je les découpais en morceaux. Mutilations et démembrements ne me procuraient aucune joie, du moins à l'époque; c'était le subtil murmure du rasoir en action qui me séduisait. J'aimais mes garçons tels qu'ils étaient, de grands poupons morts pourvus d'une ou de deux bouches supplémentaires à la salive cramoisie. Je les conservais auprès de moi pendant une bonne semaine, jusqu'à ce que l'odeur devienne trop perceptible. Le parfum de la mort ne me déplaisait pas. Il m'évoquait des fleurs coupées ayant trop longtemps séjourné dans une eau stagnante, une senteur lourde et malade qui colle aux cloisons nasales et s'insinue au fond de la gorge à chaque souffle.

Mais les voisins se plaignaient, m'obligeant à inventer une excuse quelconque: mes ordures s'accumulaient, mes toilettes étaient bouchées. (Une démarche aussi humiliante que futile, car en fin de compte c'est l'un de mes voisins qui a alerté la police.) En partant travailler, je laissais l'un de mes garçons dans mon fauteuil, et il m'attendait patiemment à mon retour. Je l'emportais dans mon lit et berçais toute la nuit durant la soie crémeuse de sa peau. L'espace d'un ou deux jours, voire d'une semaine, je ne me sentais plus seul. Puis venait le moment de le laisser partir.

J'utilisais une scie pour le couper en deux au niveau de la taille, pour séparer les bras du torse, pour trancher les jambes à hauteur du genou. Je fourrais ensuite les morceaux dans des sacs-poubelle déjà emplies d'ordures, qui dissimulaient à la fois leur forme et leur puanteur, et je les confiais aux bons

soins des éboueurs. Ensuite, je buvais du whisky jusqu'à ce que l'appartement se mette à tourner autour de moi. J'allais vomir dans le lavabo et m'endormais en pleurant, à nouveau privé d'amour. Ce n'est que bien plus tard que j'en suis venu à apprécier l'esthétique du démembrement.

Pour l'instant, je me morfondais dans une cellule de Painswick, la prison de Sa Majesté située à Lower Slaughter, près de la désolation industrielle de Birmingham. Ces termes mélodramatiques sont sans doute conçus pour terrifier et exciter l'esprit, une tâche qu'ils accomplissent à la perfection. Regardez une carte d'Angleterre et vous les trouverez sans peine, ainsi que des lieux nommés Grimsby, Kettle Crag, Fitful Head, Mousehole, Devil's Elbow et Stool End Farm. L'Angleterre est un pays qui ne se refuse aucune résonance, aucune couleur dans ses noms de lieux, quelques austères qu'ils puissent être en réalité.

J'avais examiné ma cellule sans grand intérêt lorsque l'on m'y avait conduit cinq ans auparavant. Je savais que j'étais classé prisonnier de catégorie A. (Les D sont les moins dangereux; vous avez intérêt à surveiller de près les C et les B; les A, bien entendu, sont des tueurs sanguinaires.) Les journaux m'avaient baptisé « L'Hôte éternel » et avaient érigé mon visage somme toute quelconque au rang d'incarnation sacrée de la terreur. Le contenu de mon appartement avait fait l'objet d'une centaine d'inventaires minutieux. Mon procès fut un cirque de la pire espèce. Le public était conscient que mon évasion représenterait un danger sans précédent. Je resterais dans la catégorie A jusqu'à ce que je rende mon dernier soupir, les yeux fixés sur quelque sinistre éternité par-delà mes quatre murs de pierre moisie.

Je ne pouvais recevoir aucun visiteur sans l'autorisation du directeur de la prison, et nos entretiens devaient se dérouler sous étroite surveillance. Cela m'était égal; tous ceux que

j'avais aimés étaient morts. On me refusait toute formation et tout loisir, mais à cette époque je ne m'intéressais à aucun apprentissage nouveau, à aucune distraction d'aucune sorte. La lumière brillait constamment dans ma cellule, de jour comme de nuit, jusqu'à ce que les contours de l'ampoule se gravent sur mes cornées. L'avantage, me disais-je alors, c'était que je pouvais mieux voir mes mains baignées de sang.

Outre cette ampoule brillante et ces mains ensanglantées, ma cellule contenait un lit en fer fixé au mur, un matelas aussi mince que bosselé, une table bancale et un pot de chambre. Je me réconfortais souvent à l'idée de disposer de mon propre pot de chambre, mais c'était là un bien piètre réconfort, tant il était glacial par les matins d'hiver. Quant à ma cellule, c'était une boîte de béton dont le sol mesurait quatre mètres sur trois mètres cinquante.

Je me demandais combien parmi les prisonniers de Sa Majesté avaient conscience de la subtile forme de torture que représentaient ces cinquante centimètres supplémentaires. (Alors qu'Oscar Wilde se promenait les fers aux pieds dans la cour de Reading, il fit remarquer que si c'était ainsi que Sa Majesté traitait ses prisonniers, elle n'avait pas le droit d'en avoir.) Lorsque j'avais contemplé le mur durant un long moment, et je n'avais guère de choix en la matière, la géométrie aberrante de la cellule finissait par me faire mal aux yeux. Ce carré imparfait m'a tourmenté pendant un an. J'imaginai les quatre murs se rapprochant lentement en grinçant, annihilant ces cinquante horribles centimètres, s'effritant tout autour de moi. Puis j'ai fini par m'habituer, et cela m'a encore plus terrifié que les souffrances que j'avais endurées. Je n'aime pas m'habituer aux choses, en particulier lorsque je n'ai pas le choix.

Une fois que l'administration eut compris que je resterais bien sage, j'ai eu droit à tous les crayons et à tous les carnets

que je désirais. On ne me laissait jamais sortir de ma cellule, sauf pour faire de l'exercice ou prendre une douche en solitaire; mes pitoyables repas m'étaient apportés par des gardiens au visage aussi impitoyable que le Jugement dernier. Je ne pouvais commettre aucun mal avec mes crayons, excepté me les planter dans les yeux, et ils étaient trop mal taillés pour cela.

J'ai rempli vingt carnets la première année, trente et un la deuxième, dix-neuf la troisième. À l'époque, j'étais plus près du repentir que je ne le fus jamais. On eût dit que j'avais vécu dans un rêve durant onze ans et que je venais de me réveiller dans un monde à peine reconnaissable. Comment avais-je pu commettre vingt-trois meurtres? Qu'est-ce qui m'y avait poussé? J'ai tenté d'explorer avec des mots les profondeurs de mon âme. J'ai disséqué mon enfance et ma famille (étouffantes mais pas vraiment traumatisantes), mon itinéraire sexuel (avorté), ma carrière dans diverses branches de la fonction publique (sans aucun signe distinctif, excepté de nombreux renvois pour insolence et insubordination).

Une fois cette tâche accomplie, sans grand résultat d'ailleurs, j'ai entrepris de recenser ce qui m'intéressait alors. Je décrivais souvent des meurtres et aussi des actes sexuels accomplis avec des cadavres de garçons. Certains petits détails me revinrent en mémoire, comme par exemple la persistance d'une empreinte de doigt sur la cuisse d'un cadavre, comme si la chair était devenue de la cire, ou le filet de sperme froid qui coulait parfois d'un pénis flasque que je caressais du bout de la langue.

Le seul fil rouge que l'on trouve dans mes carnets de prison est une solitude insidieuse, dénuée de toute origine précise et de toute fin concevable. Jamais un cadavre ne pourra vous quitter de sa propre volonté.

J'ai fini par comprendre que ces souvenirs représentaient pour moi le salut. Je ne souhaitais plus savoir pourquoi j'avais commis de tels actes de peur de ne plus désirer les commettre. J'ai rangé mes carnets pour de bon. J'étais différent, voilà tout. J'avais toujours su que je l'étais; contrairement à l'immense majorité de mes semblables, il m'était impossible d'avancer dans la vie en me contentant d'avalier le brouet dont on me gavait. Mes garçons n'étaient qu'un détail parmi tous ceux qui me distinguaient du commun des mortels.

Quelqu'un avait jadis aimé mes garçons, quelqu'un qui n'avait pas besoin de leur ôter la vie pour leur montrer son amour. Chacun d'eux avait jadis été le bébé de quelqu'un. Mais c'était aussi mon cas, et quel bien en avais-je retiré? Selon toute apparence, j'étais sorti de la matrice paré d'une splendide couleur bleue, le cordon ombilical entortillé autour de ma gorge, et j'étais resté plusieurs minutes entre la vie et la mort, jusqu'à ce que j'avale une goulée d'air et me mette à respirer sans assistance. Les garçons que j'avais tués avaient peut-être été des enfants adorables, mais à l'heure de leur trépas ils n'étaient que des drogués qui n'hésitaient pas à se partager leurs seringues comme s'il s'était agi de mouchoirs, qui échangeaient souvent une pipe contre quelques pièces, voire contre une petite dose. Parmi tous ceux avec qui j'avais couché de leur vivant, il n'y en a pas eu un seul pour me suggérer d'enfiler une capote, pas un seul pour s'inquiéter lorsque j'avalais son sperme. Je me suis demandé par la suite si je n'avais pas sauvé des vies en tuant certains d'entre eux.

Je n'ai jamais été enclin au moralisme, et je suis plutôt mal placé pour venir parler d'éthique maintenant. Rien ne peut excuser le meurtre aveugle. Mais j'ai fini par comprendre que je n'avais pas besoin d'excuses. Je n'avais besoin que

d'une raison, et la terrible joie que m'apportait cet acte était à mes yeux une raison suffisante. Je voulais retourner à mon art, accomplir le destin qui était de toute évidence le mien. Je voulais passer le reste de ma vie à faire ce qui me plaisait, et je n'avais aucun doute sur mes plaisirs. Mes mains étaient impatientes de retrouver le couteau, la chaleur du sang frais, le marbre lisse d'une peau morte depuis trois jours.

J'ai décidé d'exercer ma liberté de choix.

Avant de me mettre à tuer des garçons, et ensuite lorsque je n'en trouvais aucun ou n'avais pas l'énergie d'aller en chercher un, je me livrais parfois à certaine autre activité. Cela commençait comme une technique de masturbation plutôt grossière et s'achevait comme une expérience quasi mystique. Au procès, on m'a qualifié de *nécrophile* sans réfléchir aux anciennes racines de ce mot, ni à sa profonde résonance. J'étais l'ami des morts, l'amant des morts. Et j'étais moi-même mon meilleur ami, mon amant le plus accompli.

Cela a commencé alors que j'avais treize ans. Je m'allongeais sur le dos et détendais lentement mes muscles, membre après membre, fibre après fibre. J'imaginais que mes organes se transformaient en un amer bouillon, que ma cervelle se liquéfiait dans mon crâne. Parfois, je me tailladais le torse d'un coup de rasoir et laissais mon sang couler le long de mes côtes et former une petite mare au creux de mon ventre. D'autres fois, j'accentuais ma pâleur naturelle grâce à du maquillage bleu-blanc, que j'agrémentais çà et là de quelques taches pourpres, donnant ma propre interprétation artistique de la lividité et de la putréfaction. Je m'efforçais de fuir ce qui m'apparaissait comme une sinistre prison de chair ; je ne pouvais aimer mon corps qu'en imaginant que je le quittais.

Au bout d'un certain temps, j'éprouvais dans mon corps certaines transformations. Je ne suis jamais parvenu à

dissocier complètement mon esprit de ma chair. Sans doute n'aurais-je jamais pu les réunir en cas de succès. Mais je parvenais à un état intermédiaire entre la conscience et le néant, un état où mes poumons cessaient d'aspirer l'air, où mon cœur cessait de battre. Je percevais encore un murmure subliminal de fonctions corporelles, mais pas l'ombre d'un pouls, pas l'ombre d'un souffle. Je croyais sentir ma peau se détacher de mes tissus, mes yeux se dessécher sous mes paupières bleues, mon âme en fusion commencer à se refroidir.

J'accomplissais parfois ce rituel dans ma cellule, bien entendu sans l'aide du rasoir ni celle du maquillage, évoquant le souvenir de quelque garçon, imaginant que mon corps rance et vivant devenait sa précieuse chair morte. Il m'a fallu cinq ans pour me rendre compte que ce talent pouvait m'être d'une tout autre utilité, qu'il pourrait me permettre un jour de jouir à nouveau de l'étreinte d'un cadavre.

Je passais le plus clair de mon temps couché sur mon bat-flanc. Je respirais l'odeur lourde, entêtante, de plusieurs centaines d'hommes occupés à manger, à suer, à pisser, à chier, à baiser et à vivre ensemble dans des lieux étripés et crasseux, n'ayant droit le plus souvent qu'à une douche par semaine. Je fermais les yeux et écoutais les rythmes de mon propre corps, mon sang coulant dans une myriade de veines, ma sueur qui perlait sur ma peau, le souffle régulier de mes poumons, le doux bourdonnement électrique de mon cerveau et de tous ses affluents.

Je me demandais jusqu'à quel point je pourrais ralentir ces rythmes, quelles parties de mon corps je pourrais stopper complètement. Et si je serais capable de renverser le processus en cas de succès. Le projet que j'avais en tête dépassait de loin le jeu de la mort auquel je me livrais jadis.

Je devrais être suffisamment mort pour tromper les gardiens, l'infirmier de service et presque certainement un médecin. Mais j'avais lu que les fakirs hindous parvenaient à interrompre les battements de leur cœur, se laissaient enterrer et survivaient une semaine sans oxygène. Je savais donc que c'était faisable. Et je me pensais capable de le faire.

J'ai divisé par deux mes rations de nourriture, qui étaient déjà plutôt chiches en prison. Au-dehors, j'étais doté d'un tempérament de gourmet. Il m'arrivait souvent d'offrir le restaurant à mes garçons avant les festivités de la soirée, bien que les plats ayant ma faveur soient trop exotiques à leur goût : agneau vindaloo accompagné de naan croustillant, brioches de porc à la chinoise, anguilles en gelée, feuilles de vigne farcies, curry émeraude à la vietnamienne, steak tartare à l'éthiopienne, etc. Les mets servis en prison étaient puants, grumeleux ou carbonisés. Je n'avais aucune peine à ne pas finir mon assiette. De toute façon, je savais que l'intelligence me serait plus utile que la force brutale ; tel avait toujours été le cas. Et j'avais l'impression qu'une allure émaciée m'aiderait dans ma tâche.

(« On a perdu l'appétit, Compton ? » Tel fut le seul commentaire que m'adressa à ce propos le gardien qui apportait et remportait mon plateau. Je lui ai répondu par un vague hochement de tête, comprenant qu'il cherchait à se montrer aimable à sa façon. Certains matons tentaient de temps à autre d'engager la conversation avec moi, sans doute afin de pouvoir raconter à leur femme et à leurs gosses que l'Hôte éternel leur avait adressé la parole. Mais je ne souhaitais pas que celui-ci se souvienne de son commentaire.)

Un jour, je me suis délibérément ouvert le front en me cognant aux barreaux. Le gardien m'a conduit à l'infirmierie après que je lui eus affirmé être tombé par terre. On m'a

passé des menottes aux mains et des chaînes aux pieds, mais j'ai réussi à bien détailler les lieux pendant qu'un infirmier volubile désinfectait et recousait ma blessure.

« Est-ce que Hummer est encore ici? ai-je demandé, faisant allusion à un détenu de l'aile A décédé d'une crise cardiaque le mois précédent.

— Le vieil Artie? Non, comme on ignorait la cause du décès, on l'a fait évacuer par ambulance. Il a été autopsié à Lower Slaughter puis renvoyé à sa famille – enfin, ce qu'il en restait. Artie avait été condamné pour avoir abattu sa femme et son fils, rappelez-vous, mais il lui restait encore une fille. Elle n'a pas dû être ravie de revoir son papa, hein?

— Que fait-on des organes après l'autopsie? ai-je demandé, en partie pour poser d'autres questions que la précédente, essentielle à mes yeux, en partie par curiosité.

— On les remet dans le cadavre au petit bonheur la chance, et ensuite on recoud. Sauf le cerveau, on le conserve pour examen. En particulier si c'est le cerveau d'un assassin. Je parie que le vôtre se retrouvera un jour dans un bocal de formol, M. Compton.

— Peut-être. » En effet, peut-être que quelqu'un hériterait un jour d'un tel bocal. Mais ce ne serait pas un toubib de Lower Slaughter, pas si j'avais mon mot à dire.

Ce jour-là, pour une raison que j'ignorais, l'infirmier a prélevé sur moi un flacon de sang. Huit jours plus tard, j'étais à nouveau conduit à l'infirmerie, où j'appris une chose qui devait m'être bien plus utile que je ne le devinais sur le moment.

« Séropositif? ai-je demandé à l'infirmier qui transpirait à grosses gouttes. Qu'est-ce que cela signifie?

— Eh bien, peut-être rien du tout, M. Compton. » Il a attrapé entre le pouce et l'index une petite brochure qu'il m'a tendue avec précaution. J'ai remarqué qu'il portait des

gants de chirurgien. « Mais cela signifie que vous pourriez être atteint du sida. »

J'ai lu la brochure avec attention, puis me suis tourné vers le visage peiné de l'infirmier. Il avait les yeux injectés de sang et semblait avoir négligé de se raser depuis quelques jours. « Il est écrit ici que le virus peut être transmis par le contact sexuel ou par celui du sang. Vous avez recousu ma plaie la semaine dernière. Est-ce que vous courez un danger ?

— Nous... je ne... » Il a fixé ses mains gantées et secoué la tête, au bord des larmes. « Personne ne le sait. »

J'ai porté à ma bouche mes mains menottées et toussoté pour dissimuler un petit sourire cruel.

De retour dans ma cellule, j'ai lu la brochure à deux reprises et tenté de me rappeler ce que je savais de cette maladie transmise par les fluides amoureux. J'avais lu deux ou trois articles sur le sujet avant mon arrestation, mais je ne m'étais jamais vraiment intéressé à l'actualité et n'avais plus ouvert un journal depuis mon procès. On en trouvait quelques-uns à la bibliothèque, mais je consacrais aux livres le temps précieux que je pouvais y passer. Je ne voyais pas comment les nouvelles du monde seraient désormais en mesure de m'aider.

Quoi qu'il en soit, je me souvenais d'une série d'articles à sensation : des manchettes hurlant à LA PESTE GAY, des éditoriaux dénonçant un complot travailliste, des spéculations hystériques sur les modes de contagion de la maladie. J'en avais conclu que les homosexuels et les drogués constituaient une population à haut risque. Bien que j'aie envisagé que l'un ou l'autre de mes garçons ait pu être exposé à ce fléau, jamais je n'aurais cru en être moi aussi la victime. La plupart des contacts que j'avais eus avec eux s'étaient déroulés après leur mort, et j'avais supposé que leurs virus avaient péri avec eux. Mais il semblait désormais que les virus soient plus résistants que les garçons.

Eh bien, Andrew, me suis-je dit, celui qui viole la douce sainteté du cul d'un garçon mort doit s'attendre à être châtié un jour ou l'autre. Mais oublie que tu peux tomber malade, car tu n'es pas malade pour le moment, et retiens seulement que ce virus dans ton sang ne fait que te rendre plus redoutable. Il te sera toujours possible de tirer profit de la peur que tu peux inspirer à autrui.

On m'a apporté mon plateau. J'ai mangé une fine tranche de bœuf bouilli, une feuille de chou fripée et quelques miettes de pain rassis. Puis je me suis allongé sur mon lit, j'ai contemplé le fin réseau de veines bleues qui sillonnait mon bras et j'ai préparé mon évasion.

Compton...

Fermant les yeux de toutes mes forces, j'ai tourné mon visage vers le bruit des vagues. Le soleil coulait comme de l'or liquide sur mes joues, mon torse, mes jambes grêles. Mes orteils nus s'enfouissaient dans l'humus frais, fertile, de la falaise. J'avais dix ans et j'étais en vacances avec ma famille sur l'île de Man.

Andrew Compton...

Les ajoncs jaune vif et les bruyères pourpres formaient une muraille mouvante, suffisamment haute pour cacher un petit garçon couché sur le dos qui refusait de bouger, refusait de répondre. Nul ne savait où j'étais, ni même qui j'étais. J'avais l'impression d'être sur le point de choir de la terre pour m'envoler vers l'azur. J'allais m'y noyer comme dans la mer, battant des bras et des jambes, cherchant à respirer mais n'avalant que des bribes de nuages cristallines. J'imaginais déjà leur goût de bonbon à la menthe qui me glacerait les entrailles.

Cela ne me déplairait pas de tomber dans le ciel. J'ai tenté de me lâcher, de cesser de croire à la pesanteur. Mais la terre

me tenait fermement, comme si elle avait voulu m'attirer en elle.

Très bien, ai-je pensé. J'allais m'engloutir dans la terre, faire don aux racines des bruyères des fluides nourriciers de mon corps, offrir la viande nichée entre mes os aux vers et aux insectes. Mais la terre non plus ne voulait pas de moi. J'étais piégé au sein de cette tombe de ciel, de terre et de mer, isolé de ces trois éléments, n'ayant pour abri que ma propre chair flétrie.

COMP... TON...

Ces syllabes étaient grotesques, aussi dénuées de sens que le rythme métallique qui les accompagnait. Il y avait une boîte en pierre et, dans cette boîte, il y avait une plaque de métal recouverte par une mince couche de tissu, et, sur cette couche de tissu, il y avait une chose inerte faite de chair et d'os. J'étais attaché à cette chose par un lien invisible, un fragile cordon ombilical fait d'ectoplasme et d'habitude.

L'espace et le temps me semblaient un fleuve aux eaux mouvantes et, tandis que la chose inerte gisait sur la rive de ce fleuve, j'étais quant à moi immergé dans son cours. Seul ce fragile cordon ombilical empêchait le courant de m'emporter. Je le sentais s'étirer, sentais se désintégrer son tissu éphémère.

J'ai entendu le bruit creux du métal raclant la pierre, et j'ai compris qu'on ouvrait la porte de ma cellule. Un fusil que l'on arme, un bruit de pas sur la pierre froide. « Je te préviens, Compton : à la moindre entourloupe, je te loge une balle dans la tête. À quoi tu joues, bordel ? »

Une seconde voix : « Tire-lui une balle dans le cul, Arnie, ça va peut-être le faire bouger. » Un rire gras, auquel le premier gardien n'a pas fait écho. Mes muscles sont restés détendus, mes paupières immobiles. Si le gardien décidait

de tirer, je me demandais si je sentirais sa balle me labourer les chairs.

Des bracelets d'acier qui se referment sur mes poignets, sensation familière ; puis des doigts calleux qui me prennent le pouls. Quelque chose de frais, de lisse qui m'effleure les lèvres. Le dénommé Arnie a repris la parole, d'une voix désormais presque respectueuse.

« J'ai l'impression qu'il est mort.

— Compton, mort ? Impossible ; si les chats ont neuf vies, lui, il en a vingt-trois.

— La ferme, Blackie. Il ne respire pas et je ne trouve pas son pouls. On ferait mieux d'appeler l'infirmerie. »

Un assassin multirécidiviste tend à cultiver ses talents d'acteur. J'interprétais à présent le plus grand rôle de ma vie : ma mort. Mais je n'avais pas l'impression de jouer la comédie.

Succession aveuglante de souvenirs en montage haché : une civière fonçant dans un long couloir aux murs en parpaings, mon corps sanglé, mes poignets toujours menottés, je suis si dangereux que, même mort, je mérite ces liens. Une odeur de médecine et de moisi qui me permet d'identifier l'infirmerie. Une piqûre au creux de mon bras, sur la plante de mon pied. Un cercle de métal glacé sur mon torse, sur mon ventre. On soulève ma paupière droite, je suis aveuglé par un rayon de lumière aussi fin qu'agressif.

Je me rappelle avoir entendu la voix du directeur, un homme dont le regard glacial semblait vouloir me forer le crâne comme si son fils avait péri entre mes mains. « Vous n'examinez pas le corps ? Nous devons déterminer la cause du décès avant de le laisser sortir d'ici.

— Désolé, monsieur. » L'infirmier qui m'avait recousu le front, plus terrorisé que jamais. « Andrew Compton a été récemment testé séropositif. Peut-être est-il mort d'une

complication relative au sida. Je ne suis pas qualifié pour l'examiner.

— Nom de Dieu, les gens ne meurent pas du sida un beau matin, comme ça, sans prévenir ! Ils ont d'abord des lésions et des trucs de ce genre, non ?

— Je n'en sais rien, monsieur. C'est le premier cas qui se soit présenté ici. La plupart des prisonniers séropositifs ont été transférés à Wormwood Scrubs. Compton y aurait été envoyé tôt ou tard. »

Au bout de son cordon, mon âme a eu un petit frisson de plaisir. Si je m'étais retrouvé à Wormwood Scrubs, je n'aurais guère eu de chances d'en sortir, mort ou vif. Cette prison, la plus grande d'Angleterre, disposait de son propre hôpital et de sa propre morgue.

« Bon, pas question de plaisanter avec ce genre de maladie contagieuse. Il faudra qu'on l'autopsie à Lower Slaughter. Appelez le Dr Masters pour qu'il vienne signer le certificat de décès ; c'est obligatoire pour l'admission. »

J'avais vu le Dr Masters cinq fois en tout, dans le cadre de la visite médicale annuelle obligatoire. Et voilà que je le retrouvais. Ses mains étaient aussi douces, aussi sèches que dans mon souvenir ; son souffle avait toujours une odeur de menthe et des relents de pourriture. « Pauvre diable », l'ai-je entendu murmurer pour lui-même tandis qu'il m'ôtait mes menottes. Il a cherché mon pouls en vain, m'a enlevé mon uniforme de prisonnier, m'a palpé le ventre, m'a retourné et a glissé dans mon rectum la fragile tige de verre de son thermomètre. J'ai relâché l'emprise ténue que j'avais sur le monde pour laisser mon âme dériver sous les vagues noires de l'oubli.

« Qu'est-ce qui l'a tué ? » a demandé quelqu'un, et la dernière chose que j'entendis fut la douce voix du Dr Masters qui répondait : « Je ne sais pas. »

Un fracas métallique, puis la course précipitée des roues sur le pavé. Il n'y avait aucune allée pavée dans l'enceinte de la prison. Je ne pouvais courir le risque d'ouvrir les yeux et, même si je l'avais voulu, mes paupières étaient aussi lourdes que si on les avait scellées avec du plomb. Un cliquetis de tubes et de flacons, le grésillement intermittent d'une radio, la rumeur de la circulation et, en contrepoint, le hurlement d'une sirène. Je me trouvais dans une ambulance. J'avais réussi à m'évader de Painswick ; à présent, il ne me restait plus qu'à revenir à la vie. Mais pas tout de suite.

À nouveau on me sangla sur une civière, à nouveau on me fit parcourir un couloir, dont les murs devaient être vitrés et carrelés, à en juger par les échos nettement moins étouffés de ma course. À nouveau je sentis la froidure du métal sur mon dos nu, et mon corps fut enveloppé dans un linceul de plastique bruissant. Un sac à viande.

Si j'avais encore respiré, il y aurait vite régné une chaleur et une humidité insoutenables. J'aurais sans doute suffoqué après avoir absorbé la faible quantité d'oxygène disponible. Mais mes poumons restaient inertes, imbibés telles des éponges de tout l'oxygène qui leur serait nécessaire. Je pouvais jouir de cette sensation d'enfermement, de la froidure qui gagnait ma chair. Aux yeux du monde, ce tas de viande bardé de peau qu'on appelait Andrew Compton n'était plus qu'un corps sans vie.

J'ai repensé à Londres ravagée par la peste, aux ruelles étroites transformées en charniers, aux cadavres nus et étiques qu'on entassait sur des charrettes pour les promener à travers la ville, carcasses blêmes et flasques en voie de boursoufflure. J'ai imaginé l'odeur de la chair calcinée, le parfum omniprésent de la maladie, le son des roues en fer sur les pavés irréguliers, et cette invocation qui ne cessait de résonner : *Apportez vos morts*. Je me suis vu brutalement

jeté dans une charrette, sur une pile de mes semblables, un visage enflé qui caresse le mien, du pus noir qui goutte dans mes yeux, s'insinue dans mon palais...

J'ai bien cru que mon érection allait me trahir. Mais je n'avais pas à m'inquiéter. Je savais qu'un cadavre pouvait avoir une adorable trique. Et les hommes de l'art le savaient sûrement, eux aussi.

Une violente lueur filtra à travers mes paupières, soulignant d'écarlate le réseau de leurs veines. Puis ce fut le néant. Le temps pour moi cessa de s'écouler. Mon crâne s'emplit des échos de mots insensés; eux aussi s'en furent bien vite. Je ne me rappelais plus ni mon nom ni mon sort. J'aurais tout aussi bien pu flotter dans un néant exempt de toute dimension, un vide de ma propre conception.

Ainsi, c'était là que la graine de la conscience était plantée dans la glèbe de l'existence. Je sentis que je pourrais rester ici, à flotter indéfiniment, à sombrer indéfiniment. Je n'avais pas besoin de revenir. À peine si je savais pourquoi j'avais souhaité revenir.

Je pense que j'aurais pu mourir à ce moment-là. Aux yeux de la loi et de la médecine, j'étais déjà mort. On n'entendait plus les battements de mon cœur; on ne percevait même plus mon pouls. Il m'aurait été si facile de me laisser aller.

Mais la graine de la conscience abrite le germe de l'ego. Celui-ci est le dernier élément de l'organisme à accepter la mort, je n'en avais jamais douté. La lueur de rage impuissante qui éclairait les yeux de certains de mes garçons à l'article de la mort ne m'avait pas échappé: comment une telle chose pouvait-elle *leur* arriver? Et qu'est-ce qu'un spectre sinon un pauvre résidu de l'ego, incapable de croire qu'il a été abandonné par sa chair corruptible?

De la même manière, mon spectre, mon ego, mon âme – jamais il ne m'a confié quel terme avait sa préfé-

rence – refusait de se séparer du tas de nerfs qui l'avait abrité trente-trois ans durant. Tel un animal sauvage resté trop longtemps en cage, il redoutait de s'aventurer au-dehors même quand la porte était grande ouverte.

Je restais donc suspendu entre la vie et la mort, incapable de me décider pour l'une ou l'autre, tournant sur moi-même, comme une araignée au bout d'un fil de soie. Étais-je coincé dans ce vide de la presque-conscience? Était-ce là le sort que je m'étais infligé, étais-je un nécrophile piégé dans son propre cadavre?

Ce n'était pas la pire des destinées envisageables. Mais pas maintenant, pas quand j'avais décidé de vivre dans le monde et de jouir des fruits de mon destin. Je me savais doué d'une puissante volonté. Elle m'avait servi à feindre la séduction dont j'étais incapable, à écarter les voisins écœurés par l'odeur de mon appartement, à empêcher l'un de mes garçons de s'enfuir rien qu'en prononçant son nom. (C'était là l'un de mes souvenirs les plus chers. « Benjamin », avais-je dit, doucement mais plus fermement qu'il n'en avait jamais eu l'expérience; et il s'était retourné, le visage agité par un farouche conflit intérieur, partagé entre le désir, la terreur et l'envie d'en finir au plus vite, envie que je m'étais empressé de satisfaire.)

J'ai mobilisé toutes les ressources de cette volonté pour me redresser, pour me réveiller. Il me fut tout d'abord impossible de sentir mon corps, mais je percevais ses limites et l'espace qu'il occupait, sans pour autant être en mesure de le contrôler. Puis mon cœur a tressailli, mon cerveau est entré en convulsions, et ma chair s'est élevée autour de moi tels les flancs d'un cercueil. En fait, un cercueil aurait été nettement moins oppressant.

J'étais revenu, si tant est que je sois parti. Mais je ne pouvais toujours pas bouger.

Soudain, on a ouvert la fermeture à glissière de mon sac à viande afin de m'en extirper. J'ai de nouveau éprouvé le contact de la table de métal sous mon corps ; nous étions de vieux amis à présent, même si son accueil était un peu glacial. Autour de moi, l'air empestait le formol, le désinfectant et les oignons. J'ai senti des mains gantées, pareilles à des tranches de viande bouillie, se coller à mon torse, des doigts pareils à des saucisses graisseuses se refermer autour de mes biceps.

« Verrouillez cette porte, dit une voix inconnue. Je ne veux pas être dérangé par les curieux qui ont envie de voir ce type. »

Ce n'était donc pas le Dr Masters. J'en fus soulagé. Je l'aimais bien.

J'ai entendu un déclic, et celui qui me palpait se mit à parler comme s'il s'adressait à un magnétophone. « 5 novembre... Dr Martin Drummond, assisté de l'interne Waring... Sujet de l'autopsie: Andrew Compton, sexe masculin, race blanche, trente-trois ans, incarcéré depuis cinq ans... lividité caractéristique, mais absence d'hyperémie. Le stade de la *rigor mortis* est sans doute dépassé. Ouvrez-lui la bouche, Waring. » Mes mâchoires sont forcées par un doigt boudiné dans du caoutchouc au goût écœurant. « Dents en bon état... Le défunt a été testé positif au virus HIV sans présenter les symptômes du sida. Cause du décès indéterminée. » Si l'haleine et les mains de Drummond n'avaient pas été aussi écœurantes, j'aurais pu croire qu'il me récitait un poème d'amour.

Et un thermomètre dans le cul, un. « Température intestinale en hausse, observa Drummond, ce qui tendrait à indiquer une décomposition rapide. »

À en juger par sa voix, Waring était jeune et plutôt agité. « Il est sacrement maigre, non ? Comment a-t-il fait pour tuer vingt-trois hommes ?

— Ce n'étaient pas des hommes, c'étaient des adolescents drogués. » (Mensonge : la plupart d'entre eux avaient plus de vingt ans.) « Des voyous et des prostitués. Vous croyez qu'ils se sont défendus ?

— Quand ils ont compris qu'ils allaient mourir, peut-être, suggéra Waring d'une voix timide.

— Il les avait drogués. Ils n'ont rien vu venir. »

Nouveau mensonge : je me contentais d'offrir un verre à mes invités et de les resservir régulièrement, comme tout hôte qui se respecte. Et, malheureusement, plus d'un a vu venir quelque chose ; apparemment, aucun d'eux ne s'en souciait, voilà tout.

Les médecins ont fait une pause pour rédiger quelques notes. Ils allaient bientôt passer aux choses sérieuses. Je m'étais documenté sur la procédure d'autopsie. Armés de leurs scalpels, ils allaient d'abord pratiquer une incision en forme de Y, deux lignes partant de mes clavicules pour converger sur mon sternum et joindre celui-ci à mon bas-ventre. Ensuite, ils me briseraient les côtes pour détacher ma cage thoracique, après quoi ils prélèveraient, pèseraient et examineraient mes viscères. Quand une personne était morte des suites d'une longue maladie, avais-je lu quelque part, ses organes semblaient avoir subi une explosion, mais les miens tictaquaient encore, bien entendu.

Une fois qu'ils auraient répertorié et rangé mes tripes, il ne leur resterait plus qu'à peler mon crâne, à le scier sur son pourtour et à en extraire ma cervelle. Ils placeraient celle-ci dans une jarre d'alcool, où elle se sentirait parfaitement à son aise et où on la laisserait mariner pendant quinze jours, délai à l'issue duquel elle serait suffisamment ferme pour être disséquée et analysée. Le cerveau se transforme en bouillie à l'instant du décès, et quand ils en auraient fini avec moi, je suppose que je serais mort pour de bon.

J'ai bandé mes forces pour me rebrancher sur mon système nerveux, pour reprendre le contrôle de mes muscles et de mes os. Mon corps m'apparaissait comme un réseau effroyablement complexe que je ne savais plus faire fonctionner, si je l'avais jamais su. On eût dit que je venais d'émerger d'une mare de conscience pour me heurter à une membrane mince mais solide qui en recouvrait la surface.

« On l'ouvre », dit Drummond. La lame d'acier entailla profondément mon pectoral gauche. La douleur perça la membrane, chanta le long de mes nerfs tel un choc électrique et acheva de m'arracher à la mort.

Mes yeux s'ouvrirent et se fixèrent sur ceux de Drummond, des yeux incrédules et couleur de boue. Ma main gauche s'éleva, empoigna les rares cheveux du médecin et l'attira contre moi. Ma main droite s'empara du scalpel et l'arracha à la sienne. La lame s'échappa de mon torse lacéré pour caresser la paume du docteur, tailladant le gant puis la chair jusqu'à l'os. Je vis sa bouche bée d'étonnement ou de douleur, révélant deux rangées de dents jaunies, une gueule enviandée, une langue rose pâle à l'aspect repoussant.

Avant qu'il ait eu le temps de réagir, je retirai le scalpel de sa main pour le plonger dans l'un de ses yeux – plus précisément, j'empalai sa tête sur la lame. Un fluide rouge et brûlant coula sur mes phalanges. Drummond s'effondra vers moi, achevant de planter la lame dans sa cervelle. J'étais réveillé! J'étais vivant! Je m'émerveillais de la moindre sensation – le bruit mou du globe oculaire qui crève, la puanteur qui monte des sphincters de Drummond, le cri suraigu qui échappe au jeune Waring.

En retirant le scalpel de l'orbite, j'entendis un petit bruit de succion sensuel. Je l'aurais bien laissé en place – un instrument aussi pratique méritait cette petite satisfaction –, mais j'avais besoin d'une arme. Je me demandai si

j'arriverais à me redresser, puis constatai que c'était déjà fait. Waring se dirigeait à reculons vers la porte. Toute évasion était impensable.

Mes mains étaient poisseuses de sang et d'humeur vitreuse. Je plaquai la gauche sur mon cœur, la baptisant d'un autre sang. Je jetai un vif coup d'œil à ma blessure. La peau autour d'elle était lippue, boursouflée; mon sang coulait sur mon torse, sur mon ventre, imbibait mes poils pubiens et gouttait sur le sol. Je tendis cette main vers Waring, telle une coupe pleine à ras bord de ma propre pestilence. Il s'en écarta vivement, ainsi que de la porte.

Je m'avançai vers lui, une lame dans une main, ma maladie dans l'autre, et le regardai dans les yeux. Des yeux d'un bleu cristallin, typiquement anglais, derrière les verres carrés de ses lunettes cerclées d'or. Ses cheveux blonds comme les blés étaient coupés en brosse, tels ceux d'un garçonnet; son visage était aussi banal qu'une motte de beurre. On eût dit qu'il sortait d'un livre de James Herriot; n'eût été le filet de salive qui coulait sur son menton, il aurait pu incarner le jeune assistant perpétuellement étonné de ce vétérinaire de campagne, un stéthoscope autour du cou, des joues couleur crème rougies par un coup de soleil. Quel adorable garçon!

« Je vous en supplie, M. Compton, gémit-il, je vous en supplie... je suis un fan des tueurs en série et je saurai me taire... »

Je l'acculai à un chariot couvert de clamps et de daviers étincelants, qui s'écroula dans un fracas assourdissant. Waring trébucha, puis tomba parmi les instruments épars. Esquivant ses coups de pied, je fondis sur lui, lui arrachai ses lunettes et lui passai la main gauche en travers des yeux, l'aveuglant de mon sang. Il tenta de me mordre, ne réussit qu'à avaler une gorgée de sang vicié. Je plantai le scalpel

dans sa gorge et tranchai celle-ci sur toute sa largeur. Son corps de garçon de ferme fut agité de spasmes.

Je fis tourner la lame dans ses chairs. Ses mains tentèrent faiblement de s'accrocher aux miennes. J'empoignai ses splendides cheveux blonds, à présent noircis par le sang, et lui cognai le crâne contre un davier. Les os cédèrent avec un craquement gratifiant. Waring eut une ultime convulsion, puis cessa de bouger.

Le frisson familial mais presque oublié de ce poids flasque dans mes bras... le regard extatique de ces yeux mi-clos... ces doigts qui se raidissent, agités par un ultime tressaillement, puis se recroquevillent... ce doux visage perdu dans un éternel rêve de néant. J'ai toujours aimé les blonds. Comme leur peau est naturellement laiteuse, elle laisse apparaître le fin réseau des veines bleues, et leurs cheveux imbibés de sang évoquent un carré de soie pâle vu à travers une lentille de rubis.

Je me penchai sur Waring et l'embrassai, redécouvrant la texture des lèvres et des dents, la riche saveur métallique d'un palais empli de sang. Il était si bon que j'avais envie de me blottir contre lui, sur le carrelage glacé de la morgue, et de jouer un peu. Mais c'était trop risqué. Quoique ayant étudié avec soin la procédure d'autopsie, j'ignorais quelle pouvait être sa durée. La porte était fermée, mais quelqu'un finirait tôt ou tard par l'ouvrir, et je ne devais pas m'attarder.

Pour la première fois depuis cinq ans, j'avais un superbe garçon mort à ma disposition et je ne pouvais rien en faire.

Je le quittai des yeux pour jeter un regard autour de moi. Nous nous trouvions dans une petite pièce rectangulaire, apparemment une antichambre de la morgue. Plafond bas en béton, murs carrelés, pas de fenêtres. Les restes grasseyeux de Drummond gisaient au pied d'une table de dissection en métal, tandis que le jeune Waring et moi-même étions

enlacés dans un coin, au sein d'un fouillis de tuyaux tachés de noir qui disparaissaient sous un lavabo. Il n'y avait pas d'autre issue que cette porte.

J'étais nu comme un ver et saignais abondamment. Si les employés de l'hôpital avaient été informés de ma présence, mon visage devait être fraîchement gravé dans leur esprit. Il fallait pourtant que je force le passage. Je pensais en être capable; en fait, j'en étais sûr. Et, de toute façon, je n'avais pas vraiment le choix.

J'enfilai une paire de gants de chirurgien, entrepris de fouiller placards et tiroirs, et dénichai une trousse de premier secours qui me permit de panser et de bander ma plaie. La gaze s'imbiba aussitôt de sang, mais je ne pouvais rien faire hormis me féliciter de le voir couler. Pendant que je me nettoyais avec des serviettes en papier trouvées près du lavabo, je me demandais encore si je n'avais pas bel et bien franchi les portes de la mort.

La blouse de Drummond était souillée de toutes les déjections issues de son corps pitoyable. Mais Waring avait accroché la sienne à une patère, périssant en combinaison vert pâle. Je le bénis en silence. Puis je lui enlevai ses souliers, des mocassins à semelle de caoutchouc extrêmement laids, que j'essayai aussitôt. Ils étaient beaucoup trop grands pour moi, mais ils tiendraient en place à condition que je les bourre de papier et en serre à fond les lacets.

Je réussis non sans mal à le défaire de sa combinaison. Dans la poche du pantalon, je trouvai un porte-monnaie contenant deux billets de vingt livres ainsi que de la menue monnaie, que je décidai de garder. Vêtu de son slip en coton, le corps de Waring était lisse, rose, glabre à l'exception d'un fin duvet doré sur les jambes et le bas-ventre. Je n'éprouvais plus aucune attraction pour lui; en fait, il m'évoquait furieusement un rat nouveau-né.

La même chose se produisait parfois avec mes garçons. Au lieu de plonger dans le corps passif qui gisait sur mon lit, prêt à passer la nuit à mes côtés, je perdais soudain tout intérêt pour lui. Cela m'arrivait le plus souvent avec les garçons qui étaient morts sans me résister.

Bien entendu, les vêtements de Waring étaient beaucoup trop grands pour moi, et en outre maculés de sang. Mais la blouse propre me permettrait sans doute de passer inaperçu. Je me trouvais dans un hôpital, après tout. J'aperçus sur le carrelage ses lunettes cerclées d'or, couvertes de sanglantes traces de doigts mais néanmoins intactes. Je les essuyai et les chaussai, pensant que l'univers allait devenir d'un flou insupportable. Mais ce qui m'entourait fut soudain plus net, plus visible. Imaginez un peu ! Les yeux bleus de ce garçon de ferme nécessitaient la même correction que les miens.

La pièce était dépourvue de miroir digne de ce nom, ce qui n'était guère surprenant. Qui aurait envie de contempler son reflet après avoir passé la journée à découper des torses et des crânes ? Mais un jeune interne coquet (du moins le supposais-je) avait accroché une petite glace circulaire au-dessus du lavabo. J'examinai mon visage, décidai que les lunettes en changeaient l'aspect de façon remarquable mais que je pouvais encore faire mieux. Bien que les détenus soient censés avoir les cheveux courts, je n'avais pas vu de coiffeur depuis des semaines. Ma tignasse noire me recouvrait la nuque et pendait en mèches sur mon front.

Je ramassai une paire de ciseaux et me mis à l'ouvrage. Je ne touchai pas à ma nuque mais taillai dans mes cheveux sur les tempes et au-dessus du front, obtenant une brosse mal dégrossie. Le genre de coiffure à la mode appréciée des pathologistes vieillissants. J'avais vu un personnage de feuilleton arborant la même coupe la dernière fois que j'avais eu le droit de regarder la télé.